

# Anna Hamilton (1864-1935), l'excellence des soins infirmiers

*Anna Hamilton (1864-1935), the excellence of nursing*

**Evelyne DIEBOLT.** Historienne, Docteur ès lettres, Chercheuse indépendante

## RÉSUMÉ

Une Française, Anna Hamilton (1864-1935), fille d'un couple franco-anglais, lit avec passion les travaux de Florence Nightingale et décide de faire du *nursing* sa vocation. Pour l'exercer, elle passe d'abord l'équivalent du baccalauréat en autodidacte et s'inscrit à l'école de médecine de Marseille. Elle veut préparer une thèse de médecine sur le personnel soignant des hôpitaux en Europe et mène une investigation dans toute l'Europe. Elle passe sa thèse le 15 juin 1900 intitulée « Considérations sur les infirmières des hôpitaux ». Ce travail est immédiatement publié. La même année, elle prend un poste à la Maison de santé protestante de Bordeaux (MSP), fondée en 1863. Sans personnel d'encadrement, elle est contrainte de le recruter à l'étranger. Elle édite une revue professionnelle : « La Garde-Malade hospitalière » (1906-1914). Puis la guerre transforme la MSP en hôpital militaire, mais l'institution continue de recevoir des malades payants locaux. Elle obtient l'autorisation d'appeler l'école de gardes-malades : l'école Florence Nightingale. Anna Hamilton collabore avec des Américaines pour créer un service médico-social dans l'Aisne. Une diplômée, Antoinette Hervey, ouvre alors un service médico-social à Rouen qui emploiera jusqu'à 30 infirmières visiteuses. En 1916, la MSP reçoit en don le domaine de Bagatelle. Le conseil d'administration veut le vendre, mais Anna Hamilton réussit à financer un hôpital-école grâce aux familles endeuillées par la guerre et à une souscription annoncée dans le *Journal of Nursing*. D'autres établissements créés par d'anciennes élèves de la MSP ouvrent : l'hôpital-école Ambroise-Paré à Lille, une maison de repos pour des infirmières au Chambon-sur-Lignon en 1927 (la fondation Edith-Seltzer) et un sanatorium à Briançon. Après une vie bien remplie, Anna Hamilton décède d'un cancer en 1935, elle est enterrée à Bordeaux.

**Mots clés :** Anna Hamilton, biographie, histoire, soins infirmiers, Maison de santé protestante.

## ABSTRACT

A Frenchwoman, Anna Hamilton (1864-1935), daughter of a Franco-English couple, reads with passion the works of Florence Nightingale and takes an interest in nursing. In order to practice it, she first passes the equivalent of a bachelor's degree in self-education and registers at the Marseille medical school. She wants to prepare a medical thesis on the nursing staff in the hospitals in Europe and is conducting an investigation throughout Europe. She passed her thesis on June 15, 1900 entitled "Considerations on hospital nurses". This work is immediately published. That same year, she took up a post at the "Maison de santé protestante" in Bordeaux (MSP), founded in 1863. Without managerial staff, she is forced to recruit them abroad. She publishes a professional journal: "La Garde-Malade hospitalière" (1906-1914). Then the war turned the MSP into a military hospital, but the institution continued to receive local paying patients. She was given permission to call the school of nurses: Florence Nightingale School. Anna Hamilton is working with American women to create a medical and social service in Aisne. A graduate, Antoinette Hervey, then opened a medical-social service in Rouen, which would employ up to 30 visiting nurses. In 1916, the MSP received a donation from the domain of Bagatelle. The board of directors wants to sell it, but Anna Hamilton manages to finance a hospital-school thanks to families bereaved by the war and a subscription announced in the "Journal of Nursing". Other establishments created by former students of the MSP opened: the School-hospital Ambroise Paré in Lille, a nursing home for nurses in Chambon-sur-Lignon in 1927 (the Edith-Seltzer foundation) and a sanatorium in Briançon. After a busy life, Anna Hamilton died of cancer in 1935 and is buried in Bordeaux.

**Key words:** Anna Hamilton, biography, history, nursing, Maison de santé protestante.

### Pour citer l'article :

Diebolt E. Anna Hamilton (1864-1935), l'excellence des soins infirmiers. *Rech Soins Infirm.* 2017 Dec;(131):85-100.

### Adresse de correspondance :

Evelyne Diebolt : [e.diebolt.@.noos.fr](mailto:e.diebolt@noos.fr)

## SA JEUNESSE ET SA FORMATION

Anna Hamilton naît à Fiesole, en Italie, à côté de Florence, le 11 mai 1864. Ses parents ont eu sept enfants dont un seul fils, Guilio, né en 1866. Anna est la quatrième fille.

Sa mère est une protestante française, Zulma Pilatte, et son père un riche aristocrate anglais, Frederick Hamilton, apparenté à une famille de la noblesse écossaise dont un des fils, Sir William Ponsonby, général major de l'armée britannique, fut tué à Waterloo en 1815. Le grand-père paternel d'Anna vit en Irlande.

Le père d'Anna, Frederick Hamilton, comme de nombreux Anglais fortunés, réside à Nice, où il se rapproche de la famille Pilatte. Frederick Hamilton et le pasteur Pilatte font ensemble de mauvais placements financiers.

Anna apprend d'abord l'italien. Par la suite, la famille passe quelques temps à Nice puis s'installe à proximité, à Bordighera, lieu de villégiature pour une importante communauté d'Anglais fortunés comme sa propre famille. Elle bénéficie, un temps, d'une institutrice anglaise, d'une bonne et de nombreux domestiques mais, après l'échec des spéculations financières familiales, son père est partiellement ruiné et elle doit s'atteler aux tâches ménagères et domestiques. Son éducation est négligée, mais elle développe des talents d'autodidacte. Elle parle plusieurs langues : l'italien, le français et l'anglais.

A vingt-et-un ans, elle est invitée en Suisse chez une amie genevoise de sa mère, Mlle de Marcillac (1), afin de lui tenir compagnie. Faisant un bilan négatif de son éducation, celle-ci lui fait donner des leçons et complète sa formation par des voyages. Elles se retrouvent à Florence (la quasi-ville natale d'Anna) et visitent la villa où naquit la célèbre réformatrice anglaise Florence Nightingale, la « Colombia », sur la colline de Belloguardo. Dès sa quatorzième année, Anna avait lu - sur les instances de sa mère - les « *Notes on Nursing* », et elle nourrissait une admiration sincère à l'égard de Florence Nightingale. De retour à Bordighera, la vie reprend son cours habituel.

Pour tromper son ennui, elle se met à lire avec avidité les ouvrages de médecine conservés dans la bibliothèque de son père, qui avait jadis commencé puis interrompu des études médicales. Le principe actif de cette vocation était bien implanté dans la famille : son frère Guilio était étudiant en médecine à Dublin et sa sœur Rosa attendait en Irlande de pouvoir entrer à l'école de « *nurses* » du *London Hospital*. Du côté de sa mère, Anna avait aussi un cousin qui était médecin à Marseille.

Pour devenir médecin, il lui faut d'abord préparer l'équivalent du baccalauréat ; ensuite, Anna devient étudiante à l'école de médecine de Marseille. Pour gagner sa vie, elle dirige le dispensaire des enfants malades de Marseille. Celui-ci a été fondé par la comtesse Gilbert de Voisins, favorable aux méthodes anglaises (2). Pour Anna, c'est une première

expérience personnelle et directe du *nursing*. On pense que cette rencontre est aussi sa source d'inspiration et l'origine de sa vocation.

Malgré les préjugés sociaux et sexistes dont elle est la cible, aussi bien dans la société<sup>1</sup> que dans sa famille, Anna Hamilton s'obstine à poursuivre ses études : son but est de préparer une thèse de la faculté de médecine de Montpellier sur le personnel soignant des hôpitaux (en Europe). Son père, ruiné, ne paie plus sa pension. Elle réussit à trouver des financements pour organiser un voyage au cours duquel elle ira étudier le système des soins dans les hôpitaux étrangers (elle se limite aux pays européens). Faire admettre d'abord son sujet d'étude (ses professeurs en nient la pertinence, voire l'existence) et ensuite imposer ses résultats fut une route longue, pénible et semée d'embûches. Des idées préconçues et dévalorisantes sur elle-même ainsi que sur son objet d'étude sont ouvertement affichées par le milieu médical français, conformiste et machiste. Elle est naturalisée française par décret le 8 octobre 1899.

## SA THÈSE DE MÉDECINE

Elle gagne son combat le 15 juin 1900 en réussissant brillamment sa soutenance de thèse. Elle devient alors « docteur en médecine de la faculté de médecine de Montpellier », titre qui lui sera très utile pour asseoir ultérieurement sa légitimité. Son travail a été publié sous un titre général qui lui a été imposé : « Considérations sur les infirmières des hôpitaux » (4), contre son choix initial : « Le rôle des infirmières dans les hôpitaux », plus conforme à la lettre et à l'esprit de son texte.

Pour les francophones, la thèse d'Anna Hamilton est un travail original, pionnier et fondateur. Il résulte d'une vaste enquête, documentée, sérieuse et objective, qui fait l'état des lieux des soins infirmiers en Europe à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Après un vaste panorama historique qui remonte à l'Antiquité dressé dans la première partie, Anna Hamilton étudie ensuite avec une grande précision les ordres religieux soignants : les Augustines, les Filles de la charité, les Diaconesses protestantes, les Hospitalières de Lyon, etc.

Dans la partie suivante, elle présente avec un grand souci d'exactitude 14 lieux qui, en Europe, fournissent matière à réflexion sur la formation du personnel soignant : cela la conduit de la Suisse à l'Autriche, en passant par la France, la Suède et l'Allemagne. Elle consacre sa quatrième partie, sans concession, à Paris et aux cours municipaux du soir de l'Assistance publique (1877). Elle affirme déjà ce qui sera ultérieurement le *credo* de sa vie.

<sup>1</sup> On compte, en 1900, 258 femmes médecins en Angleterre, 557 en Russie, 7 000 aux États-Unis et seulement 87 en France. En 1914, les femmes médecins ne représentent que 2% du corps médical français. Cette proportion sera stable jusqu'en 1929 (3).

# Anna Hamilton (1864-1935), l'excellence des soins infirmiers

De plus, et c'est là le cœur de l'ouvrage constitué par la cinquième partie, Anna Hamilton consacre 80 pages à Florence Nightingale et à l'Angleterre, qu'elle est allée visiter au cours de ses investigations préparatoires. On y trouve l'essentiel des *Notes on Nursing* de Nightingale, en traduction française. Bien que 36 années se soient écoulées depuis leur publication à Londres, ces « notes » sont encore d'actualité au moment où Hamilton les traduit.

La sixième partie porte sur les sociétés de la Croix-Rouge en Europe, qui recrutent et forment des infirmières bénévoles qualifiées d'« amateurs » par Anna. Elle montre cependant que la diversité est la règle et que certaines sociétés (en Russie, Autriche, Norvège, Angleterre, etc.) présentent de bonnes garanties quant à la capacité et au savoir de leurs membres tandis que d'autres en sont totalement dépourvues, parmi lesquelles celles de France et d'Allemagne. Dans la septième et dernière partie, en guise de conclusion, Anna Hamilton s'intéresse à la fonction de l'hospitalière selon sa conception.

Son travail, d'après sa bibliographie conséquente, est le premier dans l'Ancien monde à prendre les infirmières comme sujet. C'est une innovation considérable. Jusque-là, seuls les hôpitaux et, de façon très accessoire, leur personnel, étaient étudiés. En rassemblant, de façon critique, des données disparates et hétérogènes que personne n'avait songé à agréger, Anna impose la reconnaissance de ce champ comme objet d'étude ; elle construit un groupe social mais aussi et surtout un patrimoine culturel à sauvegarder et à réformer. Elle a très bien compris les leçons de Florence Nightingale : entre les malades et la médecine, il y a un intervalle disponible, une immense niche que sa thèse contribue à définir, à l'intérieur de laquelle rien n'est encore figé, ce qui laisse une chance à la réforme qu'elle a en tête.

Pour donner de l'ampleur, de la légitimité et de la visibilité à ses idées - la diffusion d'une thèse de médecine est toujours limitée même si le travail est innovant : celle-ci a été tirée à 500 exemplaires - elle recherche des soutiens dans le milieu médical masculin et cosigne un ouvrage (5) avec un collègue, le docteur Félix Regnault<sup>2</sup>.

## LES LIENS AVEC LE NURSING AMÉRICAIN

Aux États-Unis, les *nurses* diplômées se regroupent dans l'association *American nursing association* (ANA) et créent la revue *American Journal of Nursing* qui est diffusée de 1900 à 2008 auprès des membres de l'association ainsi que

dans les hôpitaux, dans les écoles de *nursing* et auprès du corps médical, voire auprès de la presse généraliste, sur tout le territoire américain et à l'étranger. Cette revue fait l'écho des innovations et des progrès scientifiques susceptibles de renouveler le *nursing* (6).

Aux États-Unis où chaque État prend ses propres décisions, il est impossible d'homogénéiser la formation et la qualification des *nurses*. Le même problème s'est posé en Angleterre où il a fallu de nombreuses tentatives pour que soient enregistrées les *nurses* diplômées au Parlement, ce qui n'est arrivé qu'en 1919 (6).

## LE NURSING D'ANNA HAMILTON DE LA MAISON DE SANTÉ PROTESTANTE DE BORDEAUX

Anna Hamilton veut trouver un lieu où mettre en pratique le *nursing*. Elle choisit la Maison de santé protestante de Bordeaux (MSP) (7), œuvre charitable privée fondée en 1863 pour accueillir des pauvres de la communauté et des marins protestants étrangers. Elle a été reconnue d'utilité publique en 1867. En 1890, une école libre et gratuite de gardes-malades a été fondée par Mme Momméja, directrice de la MSP, avec le soutien du docteur Duchaussoy. De 1890 à 1904, l'école délivra 118 diplômés.

Bordeaux compte une importante communauté britannique protestante (8), essentiellement des domestiques anglais au service de grandes familles bordelaises et des membres aisés de maisons commerciales ou industrielles britanniques. L'anglomanie donne à la société bordelaise protestante un cachet original (9). N'est-elle pas une des raisons du choix, au tournant du siècle, par les membres du conseil d'administration de la MSP, d'une directrice protestante d'origine anglaise comme Anna ? Celle-ci, en introduisant à la MSP les conceptions pédagogiques et réformatrices de Florence Nightingale, participe à la diffusion de la culture anglaise à Bordeaux. Anna, forte de ses acquis théoriques, cherche de son côté un terrain d'application, et la MSP est idéale pour une protestante convaincue et de surcroît anglophile. Pressentie pour succéder à la directrice en activité, elle accepte de venir se familiariser avec la MSP dès 1900, l'année même de sa soutenance.

Anna, officiellement médecin résidant, devra se confronter à Mme Momméja, de quarante ans son aînée, pour réformer. Cette dernière démissionne en 1901.

L'école ouverte par Anna se développe vite. Les élèves *nurses* recrutées devaient être éduquées et diplômées (certificat d'études, brevet des collèges, brevet élémentaire). Au début, Anna ne prend à l'internat que des protestantes, puis elle introduit le principe de laïcité : les candidates doivent présenter des garanties sérieuses de morale, quelle que soit leur religion.

<sup>2</sup> Il naît à Rennes en 1863. Interne des hôpitaux de Paris et docteur en médecine, il est chargé d'une mission scientifique aux Indes anglaises en 1891. Officier d'académie en 1892, auteur de nombreux travaux de médecine, il collabore à diverses revues scientifiques et devient rédacteur en chef du « Correspondant médical ».

Le recrutement de la MSP est national : c'est un succès (en 1905-1906 : 91 demandes d'admission pour 20 places disponibles). La réputation de l'école grandit rapidement. Les élèves reçoivent un enseignement théorique (10) assuré par des médecins ou des professeurs de médecine de la MSP ou agréés par elle ; le programme est savant et expert : anatomie, physiologie, hygiène personnelle et générale, pharmacie, applications thérapeutiques, soins des affections médicales, des affections spéciales et des affections chirurgicales, accouchements et nouveau-nés, petite chirurgie et notions d'administration hospitalière. L'accent est surtout mis, comme à Londres, sur le contact avec les malades et sur le stage hospitalier (jour et nuit) au cours duquel l'élève ne doit laisser aucune expérience de côté : salle de malades, maternité, dispensaire, pharmacie, salle d'opération et administration de l'hôpital. Les journées sont chargées. L'élève se voit confier le suivi de plusieurs malades sous la responsabilité d'une cheftaine. L'uniforme est obligatoire, il doit être impeccable. Si la formation des élèves est très stricte, c'est que Anna voit en elles de futures directrices d'hôpitaux qui auront d'autres *nurses* sous leur direction. Son objectif est de former des femmes de sa trempe. La directrice de l'hôpital (obligatoirement une femme issue du *nursing*) est, dans sa logique, automatiquement directrice de l'école d'infirmières et réciproquement. Dans le système de l'hôpital-école, la garde-malade n'est plus subordonnée au médecin, mais à la directrice de l'hôpital. Selon le précepte formel énoncé par Florence Nightingale, c'est une femme qui juge les *nurses* et leurs travaux. Le corps d'élite des élèves constitue le personnel de l'hôpital pendant deux ans. Ensuite, elles le quittent, libres de tout engagement.

A son arrivée, Anna n'a pas de cheftaines qualifiées pour exercer les charges d'encadrement ni pour remplir aucun des postes à responsabilité qu'elle veut créer. Elle doit faire appel à des *nurses* étrangères. Elle utilise le réseau qu'elle a mis en place au cours de son travail de thèse : elle recrute la *nurse* Wiener, sœur de la Croix-Banche de Hollande et les *nurses* Linroth et de Holten, sœurs de la Croix-Rouge de Suède. Enfin, en 1903, elle dispose d'une collaboratrice très qualifiée en la personne de Miss Catherine Elston, *nurse* diplômée du *London Hospital*, où siège désormais la meilleure école d'Angleterre. Sage-femme diplômée, ex-sous-directrice du *Popular Hospital* de Londres, Elston fait office de surveillante-enseignante à la MSP, tant que l'école n'a pas produit les diplômées qualifiées capables d'encadrer à leur tour les stagiaires.

## ANNA HAMILTON DIRECTRICE DE L'ÉCOLE-HOSPITALIÈRE DE GARDES-MALADES DE LA MSP DE BORDEAUX

Après le départ de Mme Momméja, Anna Hamilton cumule les fonctions de directrice de l'école et de directrice de l'hôpital. Elle a toute liberté pour adapter la MSP aux normes d'hygiène pasteurienne. Elle impose l'assainissement généralisé des locaux ; le remaniement de la circulation des personnes,

des denrées et des biens ; l'agrandissement des locaux ; la rénovation de l'éclairage, de l'aération, de la ventilation, de la stérilisation (autoclave), des équipements (eau, gaz, éclairage), des sanitaires, de la buanderie, de la cuisine, ainsi que la modernisation de l'accueil des malades.

Avec Anna, le nom de l'école change : il passe de « École libre et gratuite de gardes-malades de la Maison de santé protestante de Bordeaux » à « École hospitalière de gardes-malades de la Maison de santé protestante de Bordeaux ». Les liens de l'école et de l'hôpital sont clairement affichés, ce qui nous renvoie à la réforme anglaise et à son concept constitutif d'hôpital-école.

### La Garde-Malade hospitalière (la « nurse » française), organe des écoles de gardes-malades, système Florence Nightingale. [Le texte original a été respecté]

Comité de rédaction :

M<sup>lle</sup> Elston (directrice de l'École des gardes-malades de l'Hôpital civil du Tondu à Bordeaux, vice-présidente du Conseil national français des directrices d'hôpitaux),  
M<sup>lle</sup> Gachon (membre du Conseil national français des directrices d'hôpitaux),

M<sup>lle</sup> Hamilton (directrice de la Maison de santé protestante et de l'École hospitalière de gardes-malades de Bordeaux, vice-présidente honoraire pour la France du Conseil international des Nurses),

M<sup>lle</sup> Luigi (présidente du Conseil national français des directrices d'hôpitaux),

M<sup>lle</sup> Nectoux (membre du Conseil national français des directrices d'hôpitaux),

M<sup>lle</sup> Siegrist (directrice de l'École départementale d'accouchement de la Gironde, secrétaire du Conseil national français des directrices d'hôpitaux).

Conseillers :

Docteur Lande (commandeur de la Légion d'honneur, membre du Conseil supérieur de l'assistance publique de France, vice-président des Hospices civils de Bordeaux, administrateur délégué de l'hôpital du Tondu)  
Docteur Regnault (ancien interne des hôpitaux de Paris).

Rédaction et administration : 96 bis, rue Laroche, Bordeaux.

La revue « La Garde-Malade hospitalière », née en 1906, cesse de paraître en juillet 1914, à cause de la guerre. De 1922 à 1925, elle est suivie par un autre bulletin, « La Dame à la lampe », qui fut remplacé par le « Bulletin trimestriel de l'École Florence-Nightingale » de janvier 1928 à octobre 1932. Enfin « Bagatelle. Bulletin de l'École Florence-Nightingale et de l'association de ses anciennes élèves » parut de janvier 1933 à la Seconde Guerre mondiale.

Le terme de gardes-malades, déjà adopté par la précédente directrice et retenu dans d'autres établissements - mot aujourd'hui tombé en désuétude - est une tentative pour échapper au vocable d'« infirmières » connoté par des représentations négatives (5) dont Anna souhaite définitivement se débarrasser. Elle revendique l'appellation de gardes-malades avec l'idée que les « gardes-malades hospitalières » formées à la MSP vont constituer un corps d'élite, un personnel qualifié et compétent, professionnel et salarié, distinct de la masse des infirmières françaises, et identifiable par ce seul titre. Dans cet esprit, elle actualise le diplôme de fin d'études. Celui-ci n'est décerné (par des jurys de femmes issues du sérail) qu'aux étudiantes ayant fait la formation théorique et le stage hospitalier pendant les deux ans d'études. Le diplôme de garde-malade hospitalière garantit la formation pratique, théorique (succès aux examens) et les valeurs morales de la diplômée « pour en jouir avec les droits et privilèges qui lui sont attachés » (7). Cette dernière phrase, qui figure sur l'attestation remise aux élèves diplômées, indique bien que la docteure Hamilton attend une reconnaissance sociale de la formation acquise à la MSP.

Ses diplômées vont essaimer dans divers établissements français. La qualité de leur formation leur permettra d'en prendre la direction. Anna a beaucoup d'ambition. Elle veut que la doctrine Nightingale se répande ainsi en France, par essaimage et contamination, comme cela a été le cas en Angleterre à partir de la souche mère de l'école de l'hôpital Saint Thomas. Le moment est opportun puisque le mouvement français de laïcisation des hôpitaux, souhaité par le Gouvernement, appelle des réformes. Pour entretenir les liens construits au cours de la scolarité, maintenir les réseaux créés par les élèves et faire circuler toutes les informations nécessaires à la propagation réussie du système Nightingale, Anna, entourée de femmes de confiance, fonde une revue professionnelle : « La garde-malade hospitalière ».

Pour éviter tout malentendu sur la filiation de cette publication, elle lui donne deux sous-titres significatifs. Premièrement : « La nurse française » [sic], et, deuxièmement : « Organe des écoles de gardes-malades, système Florence Nightingale ». On peut supposer que si le néologisme « nurse » était passé facilement dans la langue française, Anna l'aurait préféré à garde-malade, mais, manifestement, le milieu n'était mûr ni pour le concept ni pour son équivalent linguistique. Elle se réfère donc explicitement au « système Florence-Nightingale ». Contrairement au « Bulletin de l'Assistance publique » (7), « La Garde-Malade hospitalière », revue mensuelle de qualité, née en 1906, est totalement aux mains des femmes concernées ; c'est la première revue professionnelle française de *nursing*. Elle est tirée à 1000 exemplaires et est envoyée sous forme d'abonnements dans quelques pays étrangers (Angleterre, Espagne, États-Unis, Grèce, Hollande, Italie, Madagascar, Suède et Suisse).

## LE CONGRÈS INTERNATIONAL DES NURSES (ICN) À PARIS EN 1907

Les pionnières américaines du *nursing* appartiennent à la classe sociale dominante, blanche. Elles forment une communauté nantie de féministes réformistes : elles sont habitées par l'idée de la suprématie « *White Anglo-Saxon Protestant* » (WASP) à l'intérieur des États-Unis et par celle de la supériorité de la civilisation américaine à l'extérieur. Elles pensent que le modèle américain est porteur de progrès (11, p.2638), que ce progrès a une valeur universelle et qu'elles en sont l'avant-garde. Ces idées, revendiquées à de multiples reprises (12, 13), montrent qu'à l'inverse de ce qui est souvent affirmé dans ce type de structures internationales, les américains et les européens (hommes et femmes indifféremment) n'échangent pas courtoisement, à égalité de savoirs et de compétences, à égalité de responsabilités, dans des instances réputées démocratiques. On constate au contraire, comme dans les déclarations de Lavinia Dock (14) et dans sa pratique, une volonté missionnaire et civilisatrice américaine vis-à-vis de supporteurs cooptés (14-22).

### Lavinia L. Dock en quelques dates (14)

Lavinia L. Dock (1858-1956), née à Harrisburg, capitale de la Pennsylvanie (famille de six enfants), est diplômée de *Bellevue* (New York) en 1886. En 1890, elle devient l'assistante d'Isabel Hampton à *Johns Hopkins*. Elle participe à la fondation de la *Society of Superintendents of Training Schools*. Devient directrice de l'*Illinois Training School* en 1893, puis, en 1896, rejoint Lillian Wald au *Henry Street Settlement*, où elle travaille pendant vingt ans. À partir de 1907, elle s'engage nettement dans des activités féministes : double standard, prostitution, suffrage des femmes, contrôle des naissances, pacifisme, etc. Elle est emprisonnée (de juin à août 1917) pour avoir participé à des manifestations du *National Women's Party* à Washington. En 1922, elle démissionne de son poste de secrétaire de l'*International Council of Nurses* (ICN) et, l'année suivante, de l'*American Journal of Nursing*. 1949 : elle participe à son dernier ICN, à Atlantic City à 89 ans. Elle meurt en 1956. Elle est enterrée au cimetière de Harrisburg, sa ville natale.

C'est pourquoi, lorsque le troisième Congrès de l'*International Council of Nurses* (ICN) est convoqué à Paris, en 1907, sur la question de la formation des « *nurses* », on peut penser que c'est une date importante pour la diffusion du modèle anglo-américain en France. Il ne s'agit nullement de discuter de deux modèles équivalents, mais plutôt de mettre en évidence le retard français. Gustave Mesureur en personne (directeur de l'administration générale de l'Assistance publique de la ville de Paris) l'admet, dans son discours d'ouverture : « Ce congrès, n'en doutons pas, fera ressortir les lacunes qu'il y a encore [en France] dans l'enseignement des infirmières

et il pourra déterminer les éléments nécessaires à une plus complète éducation des jeunes filles qui se destinent à cette carrière » (23, 24).

En 1907, la France n'a toujours pas d'association nationale de « nurses », ce qui veut dire qu'elle n'a pas encore de représentante patentée à l'ICN. Anna est toujours vice-présidente honoraire, mais à titre personnel. Sans savoir exactement comment l'idée de faire siéger la conférence à Paris a été débattue par l'ICN, ni le rôle joué par Anna Hamilton dans ce choix, on ne peut pas ignorer, pour la France, le rôle incitateur de cette décision. La visibilité officielle donnée au *nursing* par l'engagement des pouvoirs publics français invitants est un formidable coup de pouce à l'ensemble des réformatrices françaises. Toutes les personnalités susceptibles de jouer un rôle dans la réforme des soins infirmiers sont invitées par le Musée social, avec les représentants du Gouvernement et ceux de l'Assistance publique de la ville de Paris. Le congrès est placé sous la présidence d'honneur de Léon Bourgeois, sénateur et créateur du solidarisme. On compte parmi les personnages incontournables, outre Gustave Mesureur : Paul Strauss (sénateur également et président du Conseil supérieur de l'assistance publique) et les docteurs Désiré Bourneville (fondateur et directeur des écoles municipales d'infirmiers et infirmières de Paris) et Paul-Louis Lande (membre du Conseil supérieur de l'assistance publique et administrateur des Hospices civils de Bordeaux). M<sup>mes</sup> Ethel Fenwick (présidente de l'ICN), Lavinia Dock (secrétaire de l'ICN et secrétaire de la conférence parisienne pour l'ICN), Mary Nutting (titulaire de la chaire d'*Institutional Management* de *Teachers College, Columbia University, New York*), Lillian Wald (directrice du *Henry Street Settlement* de New York) ont fait le déplacement. Anna Hamilton (directrice de la MSP de Bordeaux), Gabrielle Alphen-Salvador (directrice de l'ADAM à Paris) et la baronne de Rothschild (25, 26) ainsi que Léonie Chaptal (directrice de la Maison-école de Paris) sont présents, aux meilleures places, aux côtés de trois officielles anglaises, d'une australienne, d'une canadienne, d'une indienne, d'une néo-zélandaise, d'une tasmanienne, d'une italienne, etc. Chacun va pouvoir s'expliquer devant un large public composé du milieu français et étranger des soins infirmiers. Plus de 300 « nurses » (dont les deux tiers sont anglaises) assistent à cette manifestation, la plus grande réunion de « nurses » qui ait jamais existé au monde ; dans la salle, en plus des anglaises : des américaines, des allemandes, des danoises, des suisses et, bien sûr, des françaises.

La conférence dure trois jours. Les séances sont thématiques et touchent des points sensibles :

- Évolution du *nursing* en France,
- Enseignement pratique des gardes-malades,
- Responsabilités publiques et sociales d'une garde-malade,
- Soins à domicile,
- Et enfin organisation professionnelle (avec un historique de la presse professionnelle dans différents pays).

La France s'expose, mais elle n'est pas la seule : l'Angleterre et d'autres pays européens ainsi que les États-Unis sont

représentés par des professionnelles incontestées qui prennent la parole pour décrire et analyser leurs expériences. Une large place est laissée à l'Assistance publique de la ville de Paris avec une allocution de Mesureur, une communication de Bourneville et une autre de M<sup>me</sup> Gillot, directrice de l'école de la Salpêtrière. Une place est faite à l'ADAM, une à la Maison-école, une à la MSP et au Tondu. Anna Hamilton, toujours précise et efficace, veut frapper fort. Elle fait une courte intervention orale mais elle fait distribuer aux congressistes un rapport imprimé extrêmement documenté sur son travail et ses résultats. C'est une excellente publicité pour Bordeaux. On compte aussi des interventions étrangères, celles de Lavinia Dock, Mary Nutting, Lillian Wald (27) et Isla Stewart (27) et d'autres interventions françaises dont celles des docteurs Édouard Rist (28), Maurice Letulle (29), Paul-Louis Lande (29) et Charles-Jules Dubrisay<sup>3</sup> qui étonnent dans ce milieu quasi exclusivement féminin.

Personne ne fait de comparaison explicite entre la France et les pays anglo-américains (une seule fois, Léonie Chaptal reconnaît un déficit de la France dans le traitement de la tuberculose). Le rapprochement est cependant dans l'esprit de tous. C'est donc une conférence sous tension, même si le ton est extrêmement courtois. Chacun, selon la conception qui l'anime, parle d'« infirmières », de « gardes-malades » ou de « nurses ». Cette question de terminologie n'est pas anodine car chacun de ces mots est porteur de représentations : les infirmières, pour les partisans du système de l'Assistance publique de Paris ; les gardes-malades ou « neurses », pour le système d'Anna Hamilton et de ses émules ; les « nurses », pour les Anglo-Américaines. Quant au titre français de l'association, le Conseil international des nurses (dit aussi Conseil international du *nursing*), il a conservé en français les mots « nurses » ou *nursing*, sans doute parce que la traduction par « infirmières » ou même « soins infirmiers » aurait été inacceptable pour une bonne partie des contemporaines présentes à cette conférence. Impossible dans cette assemblée de parler de consensus. Ici, à Paris, on ne peut éviter de prendre acte d'une double divergence : il existe un différend franco-français doublé de grandes inégalités entre la France et les pays anglo-américains... C'est un progrès de les exposer et de les confronter, sans éclats de voix, devant un public formé, spécialisé et attentif. C'est une grande victoire pour la docteure Hamilton, qui exploite l'occasion de s'exprimer et de se positionner publiquement par rapport à ses homologues de l'Assistance publique de Paris.

Les langues du congrès sont le français et l'anglais, à quasi-égalité. Les actes de cette conférence sont publiés rapidement, chaque intervention dans sa langue (30). L'ouvrage est imprimé à Bordeaux. Doit-on en déduire que c'est Anna Hamilton qui a pris la chose en main, espérant que ces textes seront des points d'appui pour la continuation

<sup>3</sup> Charles-Jules Dubrisay (1831-1907), adjoint au maire du 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris.

des débats ? Cette publication devrait prendre place, à côté des ouvrages de Florence Nightingale et de Anna Hamilton, sur les rayons des bibliothèques (31) des bonnes écoles de nursing. C'est un outil dans le débat français sur la professionnalisation des « nurses ». La conférence a été agrémentée de réceptions et de visites sur site des écoles parisiennes présentées au congrès. Une partie des congressistes s'est également déplacée à Bordeaux. L'assistance, les communicantes et les organisatrices ont donc largement eu le temps de faire connaissance en dehors des séances et de faire valoir leurs idées. Elles ont aussi eu le temps de rendre personnellement visite aux uns ou aux autres, voire de profiter de leur venue en France pour se rendre dans un pays européen proche. Plus personne en tout cas n'ignore qui pense et fait quoi et chaque participant rentre dans son pays d'origine avec un carnet d'adresses bien rempli.

Il est bien sûr très difficile de faire le bilan, en termes concrets, d'une telle manifestation mais il ne faut pas non plus la sous-estimer. À une période où les circuits d'information et de communication sont peu développés, ces grands shows internationaux, fréquentés par les professionnels, sont des sources appréciables de renseignement et de médiatisation de l'actualité étrangère. Ils offrent aussi la perspective de se faire connaître, de rencontrer des spécialistes, d'apprendre quelque chose qui puisse permettre un progrès ultérieur, dans un domaine en pleine évolution. Enfin, ils créent les conditions d'existence d'un milieu international.

## LE TEMPS DE LA GUERRE DE 1914-1918

Il faut cependant noter qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle il est absolument impossible, en Europe, de produire la moindre réforme de soins infirmiers sans se référer à Florence Nightingale et sans honorer publiquement la dette contractée envers l'Angleterre. C'est une sorte de rituel inéluctable. Le docteur Bourneville en personne avait fait un voyage à Londres en 1877 pour se documenter sur les écoles du Royaume-Uni. Il avait été renseigné par Miss Merryweather (de Westminster) et par des matrones britanniques (32). L'origine anglaise des écoles d'infirmières est donc incontournable pour les réformatrices et pour les réformateurs parisiens, qui n'omettent jamais de l'évoquer alors qu'ils prennent de grandes libertés avec elle. Florence Nightingale est pour eux une sorte de monument qu'il est de bon ton de citer et de révéler, même si le sens précis de ses œuvres échappe désormais à leurs pâles imitations. En ce qui concerne les États-Unis, les liens semblent, *a priori*, encore plus ténus. Nous allons cependant voir, en labourant le terrain, que des relations entre des pionnières américaines et des pionnières françaises ont prospéré. En effet, dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, entre la France et les États-Unis, des publications circulent, des correspondances s'échangent, des liens individuels sont tissés, des associations internationales sont fondées, des congrès internationaux convoqués... Autant

d'occasions pour les pionnières françaises de considérer ce qui se passe à l'étranger et d'observer les techniques, les pratiques et les savoirs construits outre-mer ; autant d'occasions pour les spécificités culturelles de circuler. Ce qui est certain, c'est qu'il y a un intérêt français pour les États-Unis et réciproquement un intérêt états-unien pour la France (6).

Le succès de Florence Nightingale en Angleterre est largement dû à la vérification sur le terrain de l'efficacité de ses théories ainsi que de son influence sur plusieurs générations de nurses. Sa pensée est avant-gardiste et une importante historiographie lui a été consacrée (33-35). Il est seulement incontestable qu'en matière de nursing ses actions sont totalement pionnières, voire révolutionnaires (36). Sa formation intellectuelle, ses connaissances scientifiques, sa culture historique, sa puissance d'observation et de déduction, ses intuitions et sa clairvoyance, son investissement dans la formation et dans la transmission des connaissances, son esprit d'organisation et d'entreprise, son investissement civique, son pouvoir de conviction, l'intérêt de ses nombreux écrits (37) ainsi que son rang social, qui lui ouvre des portes restées fermées à beaucoup, enfin sa longévité font d'elle une réformatrice exceptionnelle<sup>4</sup> (38) et exceptionnellement complexe qui ne cesse de surprendre. Sa force de frappe dans le domaine du *nursing*, en partie grâce au rayonnement du milieu social dont elle est issue, dépasse largement les frontières de son pays. Au-delà du Royaume-Uni, sa tutelle s'étend au Commonwealth ainsi qu'aux États-Unis, où des réformatrices sont à l'affût des achevements anglais. Le transfert du *nursing* aux États-Unis a été déterminant pour son expansion.

En 1917, les États-Unis rentrent en guerre et les Américaines dont Anne Morgan arrivent en France avec le matériel pour secourir les blessés.

Cette période de la guerre est pour la MSP une période charnière pour trois raisons : l'institution fonctionne à plein temps comme hôpital militaire mais aussi il reste ouvert comme hôpital civil qui accueille des malades bordelais, tandis que des legs l'ancrent dans Bordeaux et sa banlieue ; ensuite, les infirmières américaines reconnaissent l'excellence de cette institution et décident d'en faire l'*American nurse memorial* ; et enfin, des démarches sont faites, en 1918, auprès de la famille Nightingale pour que l'école de la MSP porte le nom de Florence Nightingale.

La guerre bouleverse la vie quotidienne de l'œuvre qui, tout en accueillant toujours des malades payants, devient l'hôpital auxiliaire n° 2, dont Anna Hamilton décrit l'intense activité :

<sup>4</sup> « on of the great monsters of the second half of the nineteenth century » : c'est ainsi que la qualifie, en novembre 2007, Gill Sutherland (Newham College, University of Cambridge, Angleterre) dans une correspondance privée échangée avec Nicole Fouché. Encore aujourd'hui, Nightingale continue d'impressionner tous ceux qui l'approchent, malgré leurs efforts d'objectivité.

« Entre 1914-1919, la Maison de santé devient l'Hôpital auxiliaire n° 2, qui accueille les grands blessés : 1 146 blessés y sont soignés. Ouvert le 5 Août 1914, l'Hôpital auxiliaire n° 2 s'est fermé le 10 Janvier 1919. Il a donc fonctionné 1 620 jours, et a fourni 55 739 journées d'hospitalisation. »

Les gardes-malades demandent, dès les premiers jours de la guerre, de céder leurs chambres aux blessés, ce qui est rendu possible grâce à des maisons amies qui offrent de les loger. L'asile voisin du Relèvement moral, provisoirement fermé, offre ses locaux, et l'« Hôpital de Plaisance », à Macau, devient aussi une annexe de l'hôpital auxiliaire n° 2. Le professeur Demons fait la visite et opère tous les matins, tandis que le docteur Lacouture opère et voit les blessés l'après-midi. Monsieur H. Cruse, président, et Monsieur E. Faure, secrétaire, qui devient plus tard administrateur-délégué, se voient mobilisés à l'hôpital auxiliaire jusqu'à la fin de la guerre. Après le départ pour le front du docteur Lacouture, appel est fait au docteur Rabère, qui vient seconder le professeur Demons. Deux cent quatre-vingt dix-sept opérations sont pratiquées à l'hôpital auxiliaire n° 2. L'anesthésie générale est assurée par le personnel soignant, car les étudiants ont tous été mobilisés. Malgré la présence des militaires depuis août 1914 jusqu'à janvier 1919, le service des civils atteint le nombre de 44 197 journées d'hospitalisation.

De nombreuses dames ayant offert leur aide pour la préparation du linge et des bandages pour le service des militaires, il y a réunion de travail depuis neuf heures du matin jusqu'à 19 heures du soir.

Une soixantaine de dames passent leur journée à l'hôpital. Un extrait du journal du docteur Hamilton nous donne une vision très caustique de la Maison de santé protestante transformée en hôpital militaire dépendant de la Société de secours aux blessés militaires. La Maison est envahie par soixante dames dès les premiers jours, mais une seule reste trois ans. Ces dames ignorent le personnel de l'œuvre et sa directrice. Suite à quelques incidents, comme le lavage à la potasse de murs peints qu'il faut repeindre, le Conseil d'administration soutient la directrice. Il menace le président de la Société de secours aux blessés militaires, le vicomte de Pellport Burete, de ce que les protestants bordelais ne donnent plus d'argent à la Croix-Rouge. Finalement, neuf garde-malades soigneront les blessés sous la direction du docteur Anna Hamilton et de Mademoiselle Mignot, sous-directrice. Ainsi, Anna Hamilton en tant que médecin responsable de cette unité de soins, doit recevoir personnellement, accueillir, donner les premiers soins aux blessés, nuit et jour, pendant quatre ans. Anna Hamilton met en cause dans le texte mentionné la neutralité de la Croix-Rouge. L'aumônier, un père jésuite, le père Desjardin, essaye d'obliger les blessés à se rendre à la messe, à se confesser. Quant aux pasteurs, ils n'ont pas voulu faire de culte à la Maison de santé protestante pendant la guerre.

### Frais généraux à la MSP

Coût moyen de la journée d'un militaire à Bagatelle	
- Nourriture .....	2,312 F
- Pansements, les instruments et la pharmacie.....	0,492 F
- Les frais d'entretien de la lingerie et le blanchissage.....	0,254 F
- Les dépenses d'administration .....	0,452 F

### Remboursement des frais à la Maison de santé protestante

- Par l'Etat .....	2,132 F
- Par les fonds du comité de patronage.....	1,277 F
- Par les fonds de la Croix-Rouge .....	0,101 F

Mais de quoi cette formation auxiliaire a-t-elle vécu ? La Maison de santé a apporté sa contribution en prêtant son local, son personnel, en subissant l'usure des locaux, et en prenant à sa charge une large part des frais généraux. Les dons en nature sont nombreux et ne peuvent s'évaluer : linge, appareils, livres, fournitures diverses pour distraire les blessés. Le docteur Anna Hamilton a calculé que le coût moyen de la journée d'un militaire est de 3,50 F.

Anna Hamilton, toujours très pratique, utilise le domaine de Bagatelle au mieux en cette période de guerre.

### Financement de la MSP durant la guerre (38)

« La directrice fut chargée de son exploitation et la propriété d'agrément, Bagatelle, devint propriété de rapport : l'herbe poussa dans les allées et on planta des pommes de terre dans les pelouses ; les corbeilles de fleurs disparurent et la serre devint une lapinière... Pendant ces quarante-sept mois, la ferme de Bagatelle a fourni à la Maison de santé 1 511 œufs, 386 poules, poulets ou canards et 376 lapins. Avec les débris de l'établissement, nous avons engraisé 16 porcs, qu'il a été plus avantageux de vendre, vu le prix élevé qui en était offert. Je vous ferai grâce de la statistique des légumes et des fruits, qui allongerait considérablement ce rapport, car il faut bien savoir que tout ce qui vient de Bagatelle est soigneusement compté et évalué au prix du Marché des Capucins, et qu'une comptabilité des plus soignées permet de juger du rapport du domaine de mois en mois, de février 1916 à décembre 1919. Pendant ces quarante-sept mois d'exploitation, nous avons obtenu les résultats suivants :

- Vente de produits .....	10 136 F
- Location de la maison .....	12 600 F
- Evaluation des produits consommés .....	27 192 F
Soit un rapport total de .....	49 928 F

Les frais d'exploitation s'étant élevé à 24 126 F, le domaine de Bagatelle a rapporté à la Maison de santé



# Anna Hamilton (1864-1935), l'excellence des soins infirmiers

un bénéfice de 25 802 F. Anna Hamilton peut être fière des résultats matériels qui ont fourni une meilleure alimentation aux soldats et aux malades, tandis que l'œuvre est bénéficiaire de cette exploitation quasi agricole du domaine. »

C'est une période charnière pour l'œuvre de la Maison de santé protestante : elle reçoit le legs d'une grande propriété pour construire de nouveaux bâtiments afin d'accroître ses activités. L'œuvre reçoit le legs d'une protestante bordelaise, Elisabeth Bosc, en décembre 1914. Il s'agit d'une grande propriété près de Bordeaux : Bagatelle. La propriété est remise aux mains du Conseil d'administration de l'œuvre le 1er février 1916 par Monsieur Jean Bosc et Cécile de Freycinet, exécuteurs testamentaires de leur tante, Elisabeth Bosc (39). Elle est la fille de Félix Bosc et de son épouse, Mlle de Bellecombe. Elle a une sœur aînée, Laure Bosc, qui épouse M. Freycinet, et un jeune frère, Charles Bosc, qui épouse sa cousine, Mlle Marie Bosc.

Rappelons que Bordeaux devient pendant quelques mois le siège du gouvernement français face à la menace allemande sur Paris. En outre, ce port accueille en 1917 une partie du corps expéditionnaire américain, ainsi que le personnel sanitaire américain qui l'accompagne. Ces circonstances donnent l'occasion de visiter la Maison de santé protestante à des personnalités du monde politique et du monde médico-social, en particulier américaines et anglaises.

Que faire du domaine de Bagatelle hérité de Mademoiselle Bosc ? Anna Hamilton avait promis à Mademoiselle Bosc que ce don servirait à l'édification d'un nouvel hôpital-école. Certains membres du Conseil d'administration, au contraire, sont d'avis de construire sur un terrain bon marché la nouvelle Maison de santé, avec le prix de la vente de Bagatelle. Deux cent cinquante-mille francs sont offerts par plusieurs acheteurs. En 1917, la directrice s'engage, face à son Conseil d'administration, à trouver en six mois les fonds pour effectuer ce transfert. Or, la période de la guerre est marquée par l'arrivée d'infirmières anglaises et américaines. Anna Hamilton et ces *nurses* se connaissent de vue dans les congrès, elles vont pouvoir s'apprécier mutuellement sur le terrain. C'est vers elles qu'Anna Hamilton se tourne pour trouver les ressources financières dont elle a tant besoin. Miss Grace Ellison met en rapport l'administration de la Maison de santé avec le comité de la Croix-Rouge française de Londres. Pour recevoir une aide du comité de la Croix-Rouge française de Londres, l'administration de la Maison de santé doit se mettre en rapport avec la famille Nightingale. Elle lui demande l'autorisation de donner comme nom à son école de gardes-malades celui d'école Florence Nightingale. La famille Nightingale accorde cette autorisation en 1918.

Après examen, le comité de la Croix-Rouge française de Londres ne retient pas le projet de financement d'un hôpital-école. Peut-être la cause de cet échec doit-elle être attribuée

à la décision du Conseil de ne porter aucune modification ni au titre de la Maison ni aux statuts. En effet, changer le nom de l'établissement eût entraîné une nouvelle demande d'utilité publique qu'il possédait depuis 1867, ainsi que l'adoption de nouveaux statuts. La Maison eût ainsi perdu les privilèges qu'elle possédait grâce à son ancienneté, et fût tombée sous le coup de nouvelles lois infiniment moins avantageuses. Pourtant, grâce à ce projet de financement par la Croix-Rouge, le Conseil d'administration accepte une fois de plus de différer la vente du domaine.

En 1918, la Croix-Rouge américaine vient organiser à Bordeaux un service de sauvetage de l'enfance ; médecins et *nurses* arrivent ensemble pour mener à bien cette œuvre importante, dotés de fonds substantiels (40). A ce moment également, la Fondation Rockefeller commence de son côté des démarches pour développer la lutte anti-tuberculeuse en France. Le docteur Ladd et Miss Evelyn Walker, chargés par la Croix-Rouge américaine de la zone sud-ouest de la France, créent à Bordeaux l'association des *nurses* visiteuses d'enfants. Miss Walker entre immédiatement en relations avec l'école Nightingale et enrôle des gardes-malades de cette école pour son association, qui fonctionne de 1918 à 1920, et est laissée à la charge de l'école Florence Nightingale ensuite. N'ayant pas d'archives de cette association, nous ne connaissons ses activités que par quelques échos parus dans le bulletin « La Dame à la Lampe » : un cours de puériculture est établi à l'école pratique de commerce et d'industrie, cours essentiellement pratique, donnant aux fillettes un enseignement presque manuel. Après le départ de Miss Walker, en 1920, ce cours est assuré par Mademoiselle Hélène Mignot, qui était allée, en 1918, faire un stage spécial de formation sociale à Paris, sous les auspices de la Croix-Rouge américaine. Tous les services de cette association sont confiés à la Maison de santé protestante en 1920. Ainsi, le siège social de l'association, 27 rue Elie-Gintrac, est transféré de ce local qui est repris par la mairie, au bureau des gardes-malades visiteuses, construit par la Croix-Rouge américaine dans le jardin de la maternité de la MSP. Nous ne savons pas si les activités de cette association s'arrêtent peu à peu après son transfert, ou bien si elles persistent dans le cadre de la MSP ; nous penchons pour cette dernière éventualité. Une conséquence indirecte de cette intervention américaine va être une partie de la construction d'une œuvre plus moderne et plus grande. En effet, le docteur Ladd et Miss Walker se lient d'amitié avec Anna Hamilton et partagent ses préoccupations quant à la vente du domaine de Bagatelle. Ils lui proposent de tenter de chercher des fonds aux États-Unis.

## TOURNÉE AUX ÉTATS-UNIS D'ANNA HAMILTON POUR RÉCOLTER DES FONDS

Quinze jours après cette proposition, le 17 décembre 1918, Anna Hamilton s'embarque de Bordeaux sur le *Niagara*, encore tout camouflé. Ce voyage, entrepris pour

trouver des fonds pour construire l'hôpital, permet à Anna Hamilton d'étendre le champ de ses relations (6) et de se rendre compte de ce que son travail est bien connu outre-Atlantique. Elle est reçue à l'hôpital presbytérien de New York, où Miss Maxwell, la directrice, l'accueille. Dès le 30 décembre 1918, elle rencontre Miss Jane A. Delano (1862-1920) (6) (41), directrice des *nurses* de la Croix-Rouge américaine, une des fondatrices de l'*American Journal of Nursing*, qui s'embarque pour la France. Miss Delano décède à son arrivée en France. Le 7 janvier 1919, Anna Hamilton a rendez-vous avec le révérend Charles Mac Farland, président du Comité de secours pour les protestants en France et en Belgique (*Committee for Christian relief in France and Belgium*), dont le siège en France est situé 102, boulevard Arago. Le 17 janvier, elle tient une conférence devant les trois comités directeurs des groupements professionnels des *nurses* américaines. Les membres de ces comités décident d'agir immédiatement et d'envoyer un appel à toutes les *nurses* américaines par l'intermédiaire de la presse professionnelle. Anna Hamilton désire rencontrer Mrs John Steward Kennedy, qui se tient informée de ce que fait la MSP. Mais cette dame a 80 ans, est fatiguée, et ne peut recevoir Anna Hamilton. Ruth Morgan, membre du comité supérieur de la Croix-Rouge américaine, l'invite au *Colony Club*, club féminin créé en 1912 par Anne Tracy Morgan (42), mais cette visite reste sans suite. Elle rencontre le docteur Richard Cabot (1868-1939), qui l'aide en parlant à ses amis des difficultés financières de la MSP. Mme de Chambrun-Gesner, une amie d'une des sœurs d'Anna Hamilton, l'invite dans sa propriété du New Jersey, à Ridgewood. Elle a entendu parler de l'œuvre de la MSP et veut l'aider. Elle essaye de créer un comité de soutien avec le professeur Parker, le professeur Weeks, avec Mary Adelaïde Nutting (6, 42), Anna Caroline Maxwell (6), et des personnalités de Boston. Avant son départ, Mademoiselle Nutting l'invite à un déjeuner à l'université de Columbia. Anna Hamilton rentre en France rassurée par cette mobilisation des *nurses* américaines.

## DE NOUVEAUX DONS POUR BAGATELLE

Après une absence de trois mois et demi, la voyageuse revient avec une série de projets d'aides qui lui permettent de faire repousser encore une fois l'échéance de la vente du domaine. Mais aucun projet d'aide ne se concrétise. En 1919, Edouard Seltzer (1863-1937), un protestant français exploitant un vaste domaine agricole en Algérie, dont deux filles, Madeleine (1894-1990) (43, p.285) et Eveline (1901-1987) ont été élèves de la MSP, apprend d'elles le désespoir d'Anna Hamilton. Vivement ému, il décide de donner deux cent cinquante mille francs pour conserver le domaine de Bagatelle à la MSP, en souvenir de ses deux fils morts pendant la guerre, Marc (1890-1914) et Jean (1896-1917). Edouard Seltzer spécifie que ces fonds doivent servir à construire un hôpital. Mais il reste à trouver des fonds complémentaires pour construire une nouvelle et vaste institution sur le terrain de Bagatelle.

La MSP et son personnel ont participé à l'effort de guerre. Quand la guerre s'achève, diverses possibilités s'offrent à la MSP. En particulier, quitter les locaux anciens et exigus de la rue Cassagnol pour de nouveaux locaux. Mais il faut trouver le financement de la construction d'un hôpital-école moderne. Les relations amicales et professionnelles avec les *nurses* étrangères qu'Anna Hamilton a consolidées pendant la guerre vont lui permettre de concrétiser ces aspirations.

## CONSTRUCTION DE L'AMERICAN NURSES MEMORIAL : L'INTERNAT DE BAGATELLE

En 1919, du côté américain, il a été décidé de demander à toutes les *nurses* de souscrire pour le monument qui doit être élevé à la mémoire de celles qui ont succombé en France pendant la guerre. Les *nurses* du comité chargé d'édifier ce monument ont l'idée d'affecter la somme récoltée pour ériger un monument commémoratif à un don à leurs amies françaises: la construction d'un internat pour l'école Florence Nightingale sur le terrain du domaine de Bagatelle. En décembre 1919, le Comité d'union nationale des trois grandes associations de *nurses* (*American Nurses Association, National Organisation of Public Health, National League of Nursing Education*) envoie une circulaire appelant à une souscription. Vingt-mille exemplaires de l'appel sont adressés à toutes les *nurses* des Etats-Unis. L'*American Journal of Nursing* s'offre pour être l'organe de la quête, publiant chaque mois les longues listes de souscriptions et faisant paraître d'éloquents appels. Une commission est chargée de la rédaction du texte de donation à inscrire sur les plaques commémoratives, dans l'école. Mais si les *nurses* envisagent ainsi de financer la construction d'une école neuve, la question de la construction d'un hôpital connexe reste en suspens. Il s'agit pourtant là d'une nécessité absolue pour Anna Hamilton et dans l'esprit du *nursing* : les élèves doivent être formées dans un hôpital-école. La préoccupation dominante des *nurses* était que cette école ne soit jamais exposée à perdre son excellente organisation. Dans le but de préserver cette donation américaine d'une telle dérive, il est décidé qu'un comité permanent de *nurses*, comprenant une déléguée de chacune des trois grandes associations de *nurses* américaines, servira de Conseil à la direction de l'école Florence Nightingale. Ce comité fera des rapports annuels aux *nurses* sur la bonne marche et les progrès de cette institution chargée de commémorer, par une activité éclairée, le souvenir des *nurses* américaines mortes victimes de leur devoir. Une courte inscription au-dessus de l'entrée de l'école et une autre plus explicite à l'intérieur doivent indiquer le caractère de cette donation à tous ceux qui pénétreront dans cette école. Une condition expresse de cette donation est que ce bâtiment ne soit jamais détourné de son affectation initiale. D'un commun accord avec le Conseil d'administration, des statuts sont adoptés pour l'école, indiquant les grandes lignes de son activité.

# Anna Hamilton (1864-1935), l'excellence des soins infirmiers

Le comité consultatif américain a fonctionné régulièrement jusqu'après la guerre de 1939. Pour les membres de ce comité, pour les invitées étrangères, les anciennes élèves, un appartement *welcome* était réservé. Les statuts sont adoptés le 5 juin 1921, jour de la pose de la première pierre de l'internat. Sur la photo représentant la cérémonie de la pose de la première pierre de l'internat, nous voyons sur le podium de droite à gauche : « Mademoiselle Gardener, Monsieur le maire de Talence, Miss Helen Scott Hay, Monsieur le Préfet, Monsieur Faure, secrétaire général du Conseil d'administration de la Maison de santé protestante de Bordeaux, qui lit la traduction française du discours préparé par Miss Clara Noyes, discours qui vient d'être prononcé en anglais par Miss Helen Scott Hay, directrice de la Croix-Rouge américaine, Monsieur Henri Cruse, président du Conseil d'administration de l'oeuvre, l'Amiral Magruder, attaché naval américain en France, Mademoiselle Hamilton, qui est assise à côté de l'Amiral, Monsieur Jaeckel, consul des Etats-Unis. Devant le podium, nous pouvons voir Miss Evelyn Walker, les élèves infirmières de l'école Florence Nightingale, sept officiers et cinquante marins du destroyer « Childs 24 », le capitaine Wattel et cinquante soldats français, Monsieur Bac, l'architecte du mémorial de l'école. Mille deux cents personnes sont présentes à l'occasion de cette cérémonie ».

Parmi les desiderata des *nurses* américaines pour l'école figurent un toit plat, de nombreuses salles de bains, des lavabos à eau courante dans chaque chambre, des chambrettes à un seul lit pour les élèves (assez petites pour qu'il ne soit jamais possible d'en mettre deux), une bibliothèque, une salle de cours théoriques et une salle de démonstrations pratiques ; une vaste salle de réception ; des salons pour la directrice, la sous-directrice et les cheftaines ; une cuisine pour l'enseignement pratique ; une infirmerie pour les élèves ; un garage à bicyclettes ; un passage souterrain pour communiquer avec l'hôpital, l'internat devant être complètement isolé de ce dernier. Les chambres doivent être peintes de teinte crème qui s'harmonise bien avec toutes les couleurs. Le chauffage central par radiateurs et l'éclairage électrique doivent être installés dans chaque chambre, enfin un tennis doit être aménagé dans le jardin des gardes-malades. Des plans sont dressés, répondant à ce programme, mais le prix des matériaux de construction, de quatre à cinq fois plus élevé qu'avant la guerre, ne permet pas d'exécuter le projet tout entier. Il faut renoncer à bâtir, dans un premier temps, l'aile du couchant, représentant trente-deux chambres et coûtant deux cent cinquante mille francs en 1923. Des meubles américains sont acquis dès août 1919 dans les camps américains liquidant leur matériel, pour commencer à meubler cet internat.

Du dehors, le bâtiment est imposant dans sa grande simplicité. Aucun ornement coûteux et inutile, une simple inscription *American Nurses Memorial*. Quelques marches conduisent dans le vaste couloir du rez-de-chaussée, sur lequel s'ouvrent le réfectoire, le hall-salon, la salle de cours et

la bibliothèque. Ces pièces, reliées entre elles par des portes pliables, peuvent être transformées en une salle unique, de dimensions imposantes, à l'occasion de grandes réunions, de fêtes ou de conférences. Elles prennent jour sur le parc par de larges portes et fenêtres garnies de glaces sans tain. Que ces ouvertures soient en façade ou en angles, qu'elles surmontent une cheminée ou qu'elles garnissent une porte, elles présentent toutes une vue agréable sur la verdure des pelouses, des grands arbres, des massifs fleuris et des sous-bois. Le hall central, boisé d'acajou dans lequel s'incrument fauteuils, divans, étagères, petits bahuts, donne une impression de confort, de fraîcheur, de repos.

Les élèves de l'entre-deux-guerres ont un internat moderne avec ses salles de cours, de démonstration, une bibliothèque, des salons, les salles à manger. Chaque élève dispose d'une chambre jouissant d'un confort moderne, ce qu'elle n'avait pas nécessairement dans sa famille. Les repas sont équilibrés, variés. Les élèves sont servies à table. Les tables sont recouvertes de nappes blanches brodées protégées par une épaisse glace. La vaisselle est en porcelaine de Limoges et les couverts en argent. Le garage à vélos permet de pratiquer ce sport et d'avoir de bons moments de détente au printemps et en été au bord de la mer.

## LA BATAILLE POUR UN DIPLÔME D'ÉTAT - L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Concernant le développement des écoles privées parisiennes et en particulier celle de Léonie Chaptal (44), chaque école possède sa propre conception de la profession infirmière, d'où les nombreux débats sur ce sujet. Léonie Chaptal, qui est très active dans le monde politique français, a une grande influence, contrairement à la bordelaise Anna Hamilton qui ne fait pas le poids face à elle.

Léonie Chaptal fait inscrire la question de la formation et des écoles d'infirmières à l'ordre du jour de la deuxième séance du Conseil supérieur de l'assistance publique (CSAP) de l'année 1921. Le CSAP est présidé par Paul Strauss et fonctionne comme un cercle d'experts dont le ministre peut ou non suivre les « vœux ».

« Le 28 janvier 1921, Léonie Chaptal fait voter qu'en France la fonction du personnel secondaire des hôpitaux peut être professionnalisée par une formation morale et technique de deux ans dont le programme sera fixé par le CSAP. Cette formation sera couronnée par un diplôme officiel. L'enseignement pourra être dispensé par des écoles privées ou publiques qui, quand elles respecteront les normes proposées, seront reconnues par l'administration. Toutes les écoles existantes auront deux ans pour actualiser leur offre de scolarité. Un conseil de perfectionnement, composé, entre autres, de professionnels qualifiés, sera créé par l'État avec la vocation de surveiller ce nouvel enseignement ainsi

que les examens et la proposition des jurys » (44). Ce décret est promulgué au *Journal officiel* le 1<sup>er</sup> juillet 1922. « Une régularisation est proposée aux femmes ayant obtenues des diplômes avant 1922. Le brevet de capacité professionnelle est également ouvert aux infirmiers » (44).

Lors du cinquantenaire de l'œuvre en 1934, on compte déjà 574 élèves admis à l'école de la MSP depuis son ouverture. Trois cent trente-six diplômés ont été délivrés et 76 élèves sont en cours de stage. Les diplômées de l'école Florence Nightingale créent, organisent et travaillent dans des institutions telles que : l'École Ambroise Paré à Lille et le Sanatorium de Chantoiseau à Briançon, dont nous décrivons la naissance plus loin, l'École d'infirmières de Varsovie, l'Institut de puériculture de Strasbourg, l'École Les amies des malades, le dispensaire et centre de diagnostic de Courbevoie, les Visiteuses de l'Aisne, dans le cadre du CARD dont nous parlons plus loin, les Visiteuses de la Seine-Inférieure, l'Hôtel-Dieu de Saint-Quentin...

## LES RÉALISATIONS DES ÉLÈVES D'ANNA HAMILTON

### ■ Le CARD

En 1917, des Américaines riches créent une association, qui deviendra le Comité américain pour les régions dévastées (CARD), pour porter secours aux civils français. Sur le front, elles collaborent efficacement avec l'armée française, mais également avec des Françaises engagées dans le secteur associatif médico-social. Cette collaboration associative prend ses racines dans les œuvres caritatives américaines du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Les volontaires sur le terrain laissent leur vie confortable aux Etats-Unis. Anne Morgan (45) expliquait aux candidates qu'elles devraient faire face à un travail difficile et à la dévastation. « Nous ne voulons pas de touristes qui voudraient passer une demi-année sur les champs de bataille français » rapportait le *New York Times*. Les femmes vivaient dans des casernes et travaillaient de longues heures.

Les volontaires devaient parler français, détenir un permis de conduire et un véhicule pour faire des visites chez les familles nécessiteuses et payer leurs dépenses personnelles. Les autres dépenses étaient assurées par Anne Morgan mais aussi grâce à de nombreux dons, notamment américains.

Les volontaires qui avaient le permis de conduire pouvaient intégrer le service automobile. Soixante-trois voitures Ford et camionnettes Dodge avaient été achetées pour l'évacuation des blessés et l'approvisionnement des populations.

Dès la fin de la guerre, le CARD ouvrait des magasins afin de réapprovisionner les populations du nécessaire (nourriture, vêtements, linge de maison, meubles). Pour atteindre

les communes les plus reculées, des magasins roulants circulaient dans le département de l'Aisne. Peu à peu, les magasins du CARD fermaient pour laisser la place à des commerçants locaux.

Les Américaines du CARD embauchaient des habitants de la région pour reconstruire les bâtiments détruits par les Allemands et cultiver la terre. Elles apportaient des outils et des conseils. L'agriculture était la principale activité économique du département, avant la guerre. Il était donc indispensable de la relancer rapidement.

Les volontaires ont également beaucoup fait pour les enfants. Des infirmières-visiteuses, comme Elisabeth Rouffiac et Marcelle Monod, diplômées de la MSP, allaient dans les fermes isolées pour vérifier l'état de santé des familles, qui vivaient souvent dans de mauvaises conditions hygiéniques et donner des conseils aux mères.

### ■ L'Association d'hygiène sociale de l'Aisne (AHSA)

En novembre 1923, l'AHSA est fondée par le CARD qui fait une donation à l'association qui doit permettre de couvrir un quart des dépenses envisagées, soit une rente de 120 000 francs annuels ainsi que toutes les installations, immeubles, le mobilier et le parc automobile, et tout l'équipement existant à cette date. Elle a été dirigée de 1920 à 1925 par Evelyne T. Walker<sup>5</sup> (7). Cette dernière a été remplacée par Marguerite Oelker, ancienne élève de la rue Amyot (ADAM), jusqu'au 13 février 1928. Madame Getting a assuré l'intérim du 10 février 1928 au 20 juillet 1928. Elisabeth Rouffiac, diplômée de l'école Florence Nightingale de Bordeaux et qui a été employée par le CARD en 1922, revient à Soissons après une formation aux États-Unis. Elle est directrice depuis juillet 1928 jusqu'à son décès, le 26 octobre 1945. Odette Prunet, diplômée de l'école Florence Nightingale et collaboratrice de Mademoiselle Rouffiac, assume les fonctions de direction du 1<sup>er</sup> octobre 1945 au 1<sup>er</sup> mars 1946. Elle assure le poste de directrice du 1<sup>er</sup> mars 1946 au 18 octobre 1952.

La présentation, dans le bilan annuel, du travail des infirmières visiteuses est significatif de l'esprit dans lequel ce travail est fait : d'abord la prévention, l'éducation, ensuite le curatif. Il s'agit, pour les infirmières visiteuses, de considérer les conditions de vie des populations dont elles sont chargées et, à la suite des constatations qu'elles ont faites, de prendre des initiatives afin de maintenir ces populations dans le meilleur état de santé possible. Dans chaque baraquement, il y avait un foyer et une bibliothèque où les enfants pouvaient se rencontrer et découvrir de nouvelles choses. Ils étaient encouragés à intégrer un camp scout. Pour le CARD, le scoutisme favorisait le développement physique et l'apprentissage des règles.

<sup>5</sup> Evelyn T. Walker vient travailler pour la Croix-Rouge américaine à Bordeaux en 1918. De 1918 à 1920, elle dirige l'association des nurses visiteuses de l'enfance (7).

# Anna Hamilton (1864-1935), l'excellence des soins infirmiers

De 1927 à 1928, Élisabeth Rouffiac est chargée d'encadrer les stages pratiques d'une durée de deux à trois mois des élèves qui lui sont adressées par l'école de l'ADAM (rue Amyot jusqu'en 1931, puis rue du 11 novembre, à Montrouge) dirigée par Jeanne de Joannis. Cette dernière envoie ses élèves à Soissons pour des stages pratiques. Quand Élisabeth prend ses fonctions de directrice, cet encadrement échoit à Mademoiselle Perrelet. Cet encadrement consiste à préparer des visites à domicile, évaluer le travail fait, réaliser des démonstrations pratiques (soins, cours de puériculture), enseigner la législation sociale et organiser des visites dans des établissements de l'Aisne. En échange, l'école professionnelle d'assistance aux malades verse un complément de traitement à la personne qui assure ces activités.

De plus, l'AHSA collabore avec des organismes privés, comme la Croix-Rouge. En 1934, Madame de la Rochefoucauld, présidente de la Croix-Rouge de Soissons, demande aux infirmières visiteuses de l'AHSA de l'aider à organiser et à faire des cours Croix-Rouge, puis des cours de secourisme, de 1941 à 1944.

## ■ L'hôpital-école Ambroise-Paré de Lille

Il est créé et dirigé par deux diplômées de la MSP : Éva Durrleman et Thérèse Matter. L'ouverture a lieu en 1923, avec deux élèves et deux cheftaines diplômées de la MSP : Léa Ménard et Hélène Lavignotte. Pour l'inauguration, de nombreuses personnalités viennent à Lille. Le CARD envoie une délégation. Les débuts sont modestes : la première année sont accueillis dix-huit malades. Une troisième cheftaine est engagée en juillet 1924. Il s'agit de Ruth Coste, fille d'un pasteur suisse, diplômée de la MSP, qui restera jusqu'à sa retraite en 1958. Mademoiselle Nusslé, fille d'un pasteur collaborateur du pasteur Henri Nick, économiste diplômée de la MSP, est engagée à son tour. Éva Durrleman assure avec Thérèse Matter la direction de l'établissement, qui accueille et forme de nombreuses générations d'infirmières. C'est Thérèse qui s'occupe de la gestion. Quant à Éva Durrleman, elle est présente dans les services, vérifie si tous les soins ont bien été donnés et fait souvent les anesthésies des opérés.

Les directrices s'accordent chaque année quelques semaines de vacances. C'est Thérèse qui conduit la voiture, elles font ainsi le tour des familles protestantes qui soutiennent moralement et financièrement l'hôpital Ambroise-Paré de Lille.

Le congrès international des infirmières Paris-Bruxelles se tient en juillet 1933, organisé par la déléguée française de l'ICN, Léonie Chaptal. On propose aux participantes de se rendre à Lille pour visiter l'hôpital Ambroise-Paré. Une autre étape : le 18 novembre 1933, dix ans après l'inauguration de l'hôpital, c'est l'inauguration de l'internat qui rassemble 500 personnes dont Anna Hamilton, Élisabeth Rouffiac, et les familles Durrleman, Matter, Fallot, Escande, Ménard, Neu,

Nick ainsi que les membres du conseil d'administration, des collaborateurs, des anciens malades, des paroissiens du pasteur Nick et des pasteurs de Lille, Pierre Bosc et Julien Alizon, etc.

## ■ La philanthropie de la famille Seltzer

Madeleine naît dans une famille protestante installée en Algérie à Souma près d'Alger. La famille Seltzer est originaire d'un village du Bas-Rhin, Dorlisheim. Son père, Édouard Seltzer (1863-1937), ne supportant pas de vivre sous domination allemande, émigre en Algérie, où il est régisseur d'un domaine agricole. Il prend ensuite la direction de l'orphelinat protestant de Dely-Brahim. Puis il retourne en Alsace où il épouse à Strasbourg le 25 juillet 1889 Emma Brion (1863-1956), issue d'une famille de notables protestants qui compte de nombreux pasteurs et apporte son soutien à la paroisse Saint-Paul de Strasbourg.

De juillet 1916 à juin 1918, Madeleine et ses sœurs Éveline et Marie-Louise sont élèves de l'École de la MSP. Madeleine, apprenant les difficultés que rencontre Anna Hamilton avec son conseil d'administration, qui veut fermer l'institution, sensibilise sa famille à sa détresse. Édouard et Emma décident de donner les parts d'héritage de leurs deux fils décédés, 250 000 francs-or, à la MSP. La famille met une clause à cette donation : que l'institution continue sa mission de soulager les malades.

De 1921 à 1922, Madeleine est infirmière-chef à l'École de la MSP. De 1924 à 1926, elle est directrice du sanatorium Bethel à Aubure dans le Haut-Rhin, où sa sœur Édith s'éteint en 1926, à l'âge de 19 ans. Édouard et Emma, qui supportent avec difficulté le climat alsacien, achètent une propriété à Toulon puis, dans les années 1930, à Sanary-sur-Mer (Var).

En 1927, Madeleine et Éveline, sa sœur, acquièrent des terrains au Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire), et font construire une maison destinée à des infirmières ayant besoin de repos. Toutes deux y travaillent comme gardes-malades. En mai 1929, Madeleine et Éveline envisagent une fondation en mémoire de leur sœur Édith : la Fondation Édith-Seltzer, avec la création d'un sanatorium. Elles contactent le Dr Edouard Rist<sup>6</sup> (1871-1956) qui accepte la présidence.

Pendant l'été 1929, les deux sœurs se rendent à Briançon (Hautes-Alpes) pour trouver un lieu d'implantation pour leur fondation. Elles bénéficient de l'enthousiasme et de l'efficacité de leurs nombreuses relations : entre autres Antoinette Hervey, ancienne élève de la MSP et Juliette Delagrangue, qui effectuent de nombreuses démarches administratives.

En octobre 1936, le Dr Rist voudrait nommer à la place de

<sup>6</sup> Le Dr Edouard Rist est issu d'une vieille famille alsacienne. Fils d'un médecin aliéniste célèbre, il est aussi le petit-fils d'un illustre professeur de théologie protestante.

Madeleine un docteur en médecine pour diriger Chantoiseau. Cela soulève de nombreuses discussions et nécessite un vote du conseil d'administration. Le résultat est favorable au maintien d'une infirmière diplômée comme directrice. Furieux, le Dr Rist démissionne.

En 1952, Madeleine achète des terrains à Sanary et fonde la société civile immobilière de la Fortitude, impasse Bory, enregistrée à Ollioules le 21 mai 1952. Elle fait construire un immeuble de 17 appartements pour personnes âgées disposant de moyens modestes. Madeleine, désormais installée à Sanary, est la gérante bénévole de la Fortitude. Elle et sa sœur Éveline acceptent d'être présentées aux élections municipales : Éveline est élue conseillère municipale de Sanary. En 1956, Madeleine est une des fondatrices de l'Association protestante d'aide et d'assistance aux personnes âgées (APAAPA), déclarée au Journal Officiel le 11 février 1956. La Fortitude a été fermée en 2008.

Madeleine contribue à l'ouverture en 1959 d'une annexe à Chantoiseau, Chantesoleil, centre de rééducation par le travail pour jeunes filles : ces dernières choisissent de se mettre à niveau pour entrer à l'école d'infirmières de Grenoble, ou de suivre des cours de sténo-dactylographie correspondancièr, d'aide-comptable, d'aide-soignante.

## ANTOINETTE HERVEY : SERVICE D'INFIRMIÈRES VISITEUSES EN SEINE-MARITIME

En 1921, elle s'installe 14 rue Crevin à Rouen, où elle ouvre un foyer pour accueillir les enfants atteints de tuberculose. Elle fonde et dirige le service d'infirmières visiteuses de l'Office public d'hygiène sociale de la Seine-Maritime jusqu'en 1940. C'est le seul service qui existe au niveau départemental. Il emploie jusqu'à trente infirmières visiteuses qui rayonnent dans tout le département. Antoinette n'hésite pas à faire appel à ses fonds personnels pour compléter le financement des dépenses du service. Autour de 1920, elle loge à leur arrivée les premières infirmières visiteuses. À partir de 1928, elle déménage du foyer pour prendre un logement individuel près de la gare de Rouen. C'est à son initiative qu'est ouvert dans la ville industrielle de Bolbec un service d'infirmières visiteuses. Après 1945, elle est à l'origine d'un service social rural dans le canton de Pont-de-l'Arche (Eure) où elle termine sa carrière.

## CONCLUSION

Les élèves d'Anna Hamilton ont été séduites par son enseignement, ce qui les a confortées à ouvrir des hôpitaux-écoles ou des institutions où les gardes-malades peuvent soigner comme elles l'entendent (infirmières visiteuses de l'AHSA, Chantoiseau).

Anna Hamilton n'a pas réussi à imposer les standards de Florence Nightingale en France. Il faut dire que les protestants ne représentent que dix pour cent de la population française. Elle avait contre elle des adversaires catholiques et laïcs très puissants. Léonie Chaptal (44), bien que catholique, est élue à l'ICN où prédominent les protestants. Très connue dans les milieux politiques français, Léonie Chaptal fera passer une loi qui institue un brevet de capacité professionnelle infirmier mais avec seulement deux ans d'étude tandis que Florence Nightingale voulait trois années d'étude. Il en est de même des salaires. Pour Florence Nightingale, être infirmière est une véritable profession qui devrait être bien rémunérée tandis que pour Léonie Chaptal c'est une vocation qui ne demande que de faibles émoluments.

Le souvenir d'Anna Hamilton a laissé beaucoup de nostalgie chez les infirmières comme Marie-Françoise Collière (46), qui m'a demandé de faire une étude historique sur elle et d'approfondir les connaissances sur ses élèves.

Pourtant ce n'était pas une tâche facile car toutes les lettres du Docteur Anna Hamilton ont disparu. Le pasteur Raoul Duval<sup>7</sup>, à la demande de Mlle Seltzer, a récupéré toutes les lettres auprès de ses anciennes élèves afin d'écrire une biographie. Sa femme et lui ont pris leur retraite dans un établissement protestant et à leur décès toutes les lettres ont été jetées ou perdues. Il n'en existe que quelques-unes à l'université de Colombia aux USA et à l'école de la Source à Lausanne en Suisse. Celles que j'ai pu lire étaient vivantes, imagées et caustiques.

### La vie d'Anna Hamilton en quelques dates (47-50)

**11 mai 1864** : naissance à Fiesole, en Italie.

**1885** : rencontre avec Mademoiselle de Marcillac, qui complète sa culture.

**novembre 1890** : étudiante à la faculté de médecine de Marseille.

**15 juin 1900** : soutenance de sa thèse de médecine à la faculté de Montpellier.

**1900** : elle devient médecin résidant à la Maison de santé protestante de Bordeaux (MSP).

**1901** : départ de l'ancienne directrice de la MSP, Mme Momméja.

**1901** : Anna Hamilton et Félix Regnault publient *Les Gardes-Malades congréganistes, mercenaires, amateurs, professionnelles*, Paris, Vigot Frères.

**1901** : ouverture d'une Ecole hospitalière de gardes-malades à la MSP de Bordeaux avec pour cheftaine la *nurse* Wiener, sœur de la Croix-Banche de Hollande et les *nurses* Linroth et de Holten, sœurs de la Croix-Rouge de Suède.

<sup>7</sup> Olivier Raoul-Duval, le petit-fils du pasteur Raoul Duval, pasteur à Lyon, m'a aimablement répondu qu'il n'avait jamais entendu parler de ses lettres ni de ce projet de livre. Il faut dire que son père est décédé quand il avait dix ans.

# Anna Hamilton (1864-1935), l'excellence des soins infirmiers

**1903** : elle recrute la cheftaine Miss Catherine Elston.

**1906-1914** : publication de la revue professionnelle *La Garde-Malade hospitalière*.

**1907** : elle est l'une des organisatrices du troisième congrès international des nurses (ICN) à Paris.

**1914-1918** : la MSP devient l'Hôpital auxiliaire n° 2 de secours aux blessés militaires (SSBM).

**1<sup>er</sup> février 1916** : legs de la propriété de Bagatelle (près de Bordeaux) par Mlle Bosc, le conseil d'administration veut vendre le terrain.

**1917** : accueil du corps expéditionnaire américain avec son personnel sanitaire ; en outre, Anne Morgan et ses riches amies fondent le Comité américain pour les régions dévastées (CARD).

**1918** : la famille Nightingale autorise l'école de la MSP à porter le nom d'École Florence Nightingale.

**17 décembre 1918** : Anna Hamilton part aux États-Unis pour chercher des fonds afin d'acheter le domaine de Bagatelle, que le conseil d'administration veut vendre.

1919, Edouard Seltzer (protestant fortuné) dont les filles, Madeleine et Eveline, ont été élèves à la MSP, donne 250 000 F pour acheter le domaine de Bagatelle. Il donne également 250 000 F pour la construction de l'hôpital-école sur ce domaine.

**1919** : décision de construire l'*American Nurses Memorial*, qui sera l'internat de Bagatelle.

**5 juin 1921** : pose de la première pierre de l'internat.

**1<sup>er</sup> juillet 1922** : Brevet de capacité professionnelle promulgué au Journal Officiel.

**Novembre 1923** : le CARD se dissout et fait don de son patrimoine immobilier ainsi que d'une grosse somme d'argent à l'Association d'hygiène sociale de l'Aisne (AHSA) où les diplômées de la MSP viennent travailler.

**1923** : Éva Durrleman et Thérèse Matter ouvrent l'hôpital-école Ambroise-Paré de Lille.

**1923** : Antoinette Hervey, diplômée de la MSP, crée à Rouen un service d'infirmières-visiteuses pour la Seine-Maritime. Elle dirige ce service jusqu'en 1940.

**18 novembre 1933** : Anna Hamilton vient à Lille pour l'inauguration de l'internat de l'hôpital-école Ambroise-Paré de Lille.

**1922-1925** : publication du bulletin de liaison « La Dame à la lampe ».

**1927** : Madeleine et Eveline Seltzer acquièrent des terrains au Chambon-sur-Lignon pour construire une maison destinée à des infirmières ayant besoin de repos.

**Mai 1929** : Madeleine et Eveline Seltzer, en mémoire de leur sœur Edith, décédée de la tuberculose, fondent la Fondation Edith-Seltzer à Briançon (Haute-Alpes).

**Janvier 1928 à octobre 1932** : publication du Bulletin trimestriel de l'École Florence Nightingale.

**Janvier 1933 à la Seconde Guerre mondiale** : parution du Bulletin de l'École Florence Nightingale et de l'association de ses anciennes élèves.

**19 octobre 1935** : décès d'Anna Hamilton à Bagatelle, Talence.

**1952** : Madeleine Seltzer achète des terrains à Sanary et fonde la société civile immobilière de la Fortitude enregistrée à Ollioules le 21 mai 1952.

## Références

1. Deuber Ziegler E, Tikhonov N, directeurs. Les Femmes dans la mémoire de Genève : du XVe au XXe siècle. Genève: Editions Suzanne Hurter; 2005.
2. Dray-Bensouan R, Echinard E, Goutalier R, directeurs. Marseillaises : vingt-six siècles d'histoire. Aix-en-Provence: Edisud; 1999.
3. Fette J. Pride and prejudice of the professions: women doctors and lawyers in third republic France. *Journal of Women's History*. 2007 Fall;19(3):60-86.
4. Hamilton A. Considérations sur les infirmières des hôpitaux. [Thèse de médecine]. Montpellier: Université de Médecine; 1900.
5. Regnault F, Hamilton A. Les Gardes-Malades congréganistes, mercenaires, amateurs, professionnelles. Paris: Vigot Frères; 1901.
6. Diebolt E, Fouché N. Devenir infirmière en France, une histoire atlantique ? (1854-1938). Paris:Publibook; 2011.
7. Diebolt E. La Maison de Santé protestante de Bordeaux (1863-1934) : vers une conception novatrice des soins et de l'hôpital. Toulouse : Érès; 1990.
8. Pacteau de Luze S. Les Protestants et Bordeaux. Bordeaux: Mollat; 1999.
9. Buruma I. L'Anglomanie : une fascination européenne. Griesmar D, translator. Paris: Bartillat; 2001.
10. Hamilton A. Plan pour les cours théoriques d'une école hospitalières de gardes-malades, système Florence-Nightingale. Bordeaux: Librairie Louis Muller; [date unknown].
11. Hotvedt IMJ. Trained nursing in the light of human progress. *Am J Nurs*. 1914 Jan;14(4):263-7.
12. Editorial comment: the eighteenth annual convention. *Am J Nurs*. 1915 Sep;15(12):1071-7.
13. Lloyd Dock L, Jeanne C, Van Lanschot H. Foreign department: a letter from Holland. *Am J Nurs*. 1916 Dec;17(3):229-32.
14. Estabrooks, Carole A. Lavinia Lloyd Dock: the Henry Street years. *Nurs Hist Rev*. 1995;3(1):143-72.
15. Ramos M. Caring for patients, profession and world: the social activism of Lavinia Lloyd Dock. *International Journal for Human Caring*. 1997 Spring;1(1):12-7.
16. Digby Baltzell E. The protestant establishment: aristocracy and castes in America. New Haven: Yale University Press; 1987.
17. Brumberg JJ. Zenanas and girlless villages: an ethnology of american evangelical women, 1870-1910. *Journal of American History*. 1982 Sep; 69(2):347-71.
18. Hill PR. The world their household: the american woman's foreign mission movement and cultural transformation, 1870-1920. Ann Arbor: The University of Michigan Press; 1985.
19. Boyd, N. Emissaries: the overseas work of the american YWCA, 1895-1970. New York: Woman's Press; 1987.

20. Hutchinson WR. *Errand to the world: american protestant thought and foreign mission*. Chicago: University of Chicago Press; 1987.
21. Fouché N. Des Américaines protestantes à l'origine des University Women françaises. *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*. 2000 Jan-Mar;146(1):13352.
22. Fath S. *Une autre manière d'être chrétien en France : socio-histoire de l'implantation baptiste (1810-1950)*. Genève: Labor et Fides; 2001.
23. Programme de la Conférence des nurses au Musée social, organisée par le Conseil international des nurses, Paris 18, 19, 20 juin 1907. *La Garde-Malade hospitalière*. 1907 Jun;(9 Suppl).
24. Mesureur G. Allocution. Dans: *Rapports de la Conférence internationale du nursing*, Paris, juin 1907. Bordeaux: Imprimerie commerciale et industrielle; 1907. p.9-12.
25. Pinçon M, Pinçon-Charlot M. *Les Rothschild, une famille bien ordonnée*. Paris: La Dispute;1998.
26. Ferguson N. *The house of Rothschild: the world's banker: 1849-1999*. Vol.2. New York: Penguin; 2000.
27. Diebolt E, Fouché N. Féminisme en partage. Dans: *Devenir infirmière en France, une histoire atlantique ? (1854-1938)*. Paris:Publibook; 2011. p.281-312.
28. Diebolt E, Fouché N. Complexité française. Dans: *Devenir infirmière en France, une histoire atlantique ? (1854-1938)*. Paris:Publibook; 2011. p.135-61.
29. Diebolt E, Fouché N. Hamilton, la Nightingale française. Dans: *Devenir infirmière en France, une histoire atlantique ? (1854-1938)*. Paris:Publibook; 2011. p.111-134.
30. *Rapports de la Conférence internationale du nursing*, Paris, juin 1907. Bordeaux: Imprimerie commerciale et industrielle; 1907.
31. Aline AL. Training school libraries. *Am J Nurs*. 1905 Sep;5(12):853-60.
32. Lloyd Dock L. Foreign department: impression of nursing in France. *Am J Nurs*. 1907 Oct;8(1):47-52.
33. Cook E. *The life of Florence Nightingale: 1820-1861 (vol1) et 1862-1910 (vol2)*. Londres: Macmillan; 1913.
34. Woodham-Smith C. *Florence Nightingale, 1820-1910*. Londres: Constable; 1950.
35. Smith FB. *Florence Nightingale: reputation and power*. New York: St. Martin Press; 1982.
36. Boyd N. *Josephine Butler, Octavia Hill, Florence Nightingale: three victorian women who changed their world*. Londres: Macmillan; 1982.
37. Williamson L, directeur. *Florence Nightingale and the birth of professional nursing*. 6 tomes. Bristol: Thoemmes Press; 1999.
38. Rapport d'activité, assemblée générale du 15 février 1920, archives de la Maison de Santé protestante, p. 20.
39. *La Dame à la lampe : bulletin de l'école Florence Nightingale*. 1923 Apr;(16).
40. Diebolt E. La Philanthropie féminine américaine face à la guerre : l'exemple du CARD. Dans: *Des Américaines en Picardie au service de la France dévastée, 1917-1924*. Historial de la Grande Guerre, Péronne (Somme): Publications de la Réunion des musées nationaux; 2002. p. 24-30 et p. 45-53.
41. Gladwin ME. *The Red Cross and Jane Arminda Delano*. Philadelphie, Londres: W. Sanders; 1931.
42. Marshall HE. *Mary Adelaïde Nutting, pioneer of modern nursing*. Baltimore: Johns Hopkins University Press; 1972.
43. Diebolt E, directeur. *Militer au XX<sup>e</sup> siècle : femmes, féminismes, Eglises et société - Dictionnaire biographique*. Paris: Michel Houdiard éditions; 2009.
44. Diebolt E. Léonie Chaptal (1873-1937), architecte de la profession infirmière. *Rech Soins Infirm*. 2012 Jun;(109):93-107.
45. Diebolt E, Laurant JP. Anne Morgan, une Américaine en Soissonnais (1917-1953). *De la reconstruction des régions dévastées à l'action sociale*. Soissons: AMSAM; 1990.
46. Diebolt E, Collière MF, directeurs. *Pour une histoire des soins et des pratiques soignantes*. Lyon: AMIEC; 1988.
47. Diebolt E. Personnel secondaire des hôpitaux et révolution pasteurienne. Un exemple en France : les gardes-malades hospitalières, 1900-1914. *Culture Technique*.1985 Fall;(15):300-9.
48. Diebolt E. Anna Hamilton et la Maison de santé protestante de Bordeaux, hôpital-école. *Revue de la Société française d'histoire des hôpitaux*. 2013 Dec;(149):21-8.
49. Diebolt E. L'empreinte de la guerre à Bordeaux et en Gironde : la grande guerre et la maison de santé protestante de Bordeaux. *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*. 2014;(20):99-118.
50. Diebolt E. Femmes protestantes face aux politiques de santé publique, 1900-1939. *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*. 2000 Mar;(146):91-132.